



revue d'art et de littérature

# éponyme

Pierre Autin-Grenier  
Lutz Bassmann  
Joan Bracco  
Isabelle Bonzom  
William Brown  
Christiane Cavallin Carlut  
Patrick Chatelier  
Sylvain Coher  
Christine Crozat  
Micha Deridder  
Daniel Dobbels  
Éric Faye  
Christian Garcin  
Pascal Mirande  
Jean-Claude Pinson  
Danielle Robert-Guédon  
David Ryan  
Lucien Suel  
Pierre Thomé  
Jasmine Viguier

Éditions *joca seria*

Ce document ne présente qu'un extrait  
de chaque contribution apportée à la  
revue par les auteurs et les artistes.

Conformément au code de la propriété intellectuelle,  
toute reproduction même partielle des textes, illustra-  
tions ou photographies par quelque procédé que ce  
soit, faite sans le consentement de l'auteur est illicite.  
Ce document est diffusé à titre d'information.

© Les auteurs, les artistes, éditions *joca seria* 2006

# Pierre Autin-Grenier

*C'est tous les jours comme ça*

## LE VOISIN

Pour la première fois depuis que j'habite ce quartier (cela doit bien faire vingt ans maintenant) je suis allé en visite chez le voisin, parce que la voisine est morte. Elle est morte le lendemain de Noël, il y a juste quinze jours aujourd'hui.

Sur un meuble de coin, dans la cuisine où il m'a reçu, il y avait encore une crèche agrémentée d'une petite guirlande de loupottes clignotantes. L'ambiance était tellement bizarre que j'éprouvai d'entrée la pénible impression de lentement me transformer moi-même en santon.

Je lui ai fait mes condoléances et, comme c'était après le café, il m'a offert un doigt de Cointreau. J'allais prendre congé, pas fâché d'écourter ces simagrées, quand il a tenu à me présenter sa nouvelle femme, un doberman d'au moins cinquante kilos à l'air vraiment pas commode.

## CHEF DE FILE

C'est quasiment à mon corps défendant, surtout pour ne chiffonner aucun de mes amis mais plutôt par envie d'être agréable à tous, que j'ai finalement accepté, en fin d'après-midi seulement et après des agapes copieusement arrosées, de devenir secrétaire du Parti, pressé que j'y fus tout le long de ces joyeuses libations par Pierre, Paul et toute la clique des camarades du quartier dont nul ne souhaitait, en vérité, assumer une aussi fumeuse responsabilité.

Nous sommes encore loin d'avoir défini en termes explicites ce que sera la ligne du Parti qui lui-même n'est d'ailleurs pas réellement fondé pour l'instant et j'ignore, à l'heure où j'écris, l'essentiel de l'orthodoxie qu'il me faudra défendre pour rester fidèle à nos engagements communs, prévenir toute déviation par rapport à la doctrine établie, voire juguler d'éventuelles tentatives de trahison que motiveraient des intérêts particuliers ou de criminelles ambitions. Quand même, ne me sentant du tout la fibre dirigeante ni l'âme d'un chef de file, j'en viens à m'interroger ce soir, enfin seul devant mon verre de vin rouge, sur l'intérêt qu'il y aurait à me démettre au plus vite de cette encombrante fonction. La nuit portant conseil, dit-on, je crois bien que cela sera, dès demain matin, mon premier soin.

# Lutz Bassmann

*Haikus de prison*

L'organisation s'est constituée  
on attend que les chefs surgissent  
pour les haïr

L'odeur d'oignon  
chevauche l'odeur d'urine  
bientôt la soupe du soir

Le jour s'étire  
mutilé de stries verticales  
La nuit aussi

À côté les cris se sont tus  
enfin le violeur  
s'est pendu

Sur le visage du boxeur fou  
un nouveau tic est apparu  
un assassinat se prépare

Torse nu je regarde la lune  
on m'a volé  
mon tricot de corps

On a transféré le bossu  
il prétendait que sa paillasse  
sentait le chameau

L'éphéméride ne maigrit pas  
encore deux jours  
avant la douche

Cette nuit quelqu'un a hurlé  
qu'on l'étranglait  
personne ne sait si c'est vrai

Le nouveau vient de la campagne  
son odeur d'herbe  
est insupportable

Le Tadjik veut une cigarette  
on ne comprend pas  
quand il parle

Demain c'est jour de visites  
le proxénète  
se lave les cheveux

Pendant la fouille on a trouvé un couteau  
c'était l'aveugle  
qui le cachait

Le vieux maugrée devant la cuvette  
c'est pourtant lui  
qui urine par terre

Peu à peu la lune parcourt le ciel  
aucun oiseau  
ne passe devant

Le Vietnamien raconte encore son casse  
il ne se rappelle plus  
pourquoi ça a raté

Personne ne s'est inscrit pour la chorale  
l'animateur  
est anthropophage

Le Coréen est expert en sabre  
il nous entraîne  
avec des journaux roulés

Le Coréen est expert en sabre  
le boxeur fou  
lui a cassé deux dents

L'idiot perd son survêtement  
il n'aurait pas dû  
vendre l'élastique

Sylvain Coher

*L'Anse aux lapins*

« *Ce n'est pas du miel qu'ils plantent dans les reins des lapins.* »

PIERRE MICHON

Depuis ce matin on me dit que j'ai de la chance. Faut voir. De cocu, on me tanne avec ça. Pendant les promenades on me fait des petits signes avec les doigts fichés comme des oreilles sur leurs têtes goguenardes. La chance de ma vie, ils disent. Le cul bordé de nouilles, etc. Faut voir. C'est le Renfrogné surtout qui dit ça : il se plaît à me rappeler qu'échapper à la résine de Petit-Georges, ça mérite une flûte et des bulles.

Champagne, qu'il dit avec sa grosse voix de brute, celle qui bouscule tout sur son passage dans les six mètres carrés de notre nid d'amour. Puis il part à rire comme un dément, en levant le poing devant sa bouche. Champagne, *mon lapin!*

Pas si sûr, je lui ai dit au Renfrogné. Faut voir.

Ça le fait rire, la mort de Petit-Georges. Parce qu'il était claustro Petit-Georges, et de l'imaginer là, immobile au milieu de Beaubourg, avec le crépitement des photographes, ça fait bien rire le Renfrogné. Lui qui finit ses huit ans fermes et qui sera libre ensuite.

Libre d'aller photographier à son tour Petit-Georges à Beaubourg, comme n'importe quel autre visiteur.

C'était le premier à faire les frais de l'APE [*Amendement pour une Peine Exemplaire*], Petit-Georges. Les psychologues l'avaient bien briefé. Le manager commis d'office, encore légèrement ébahi par la tâche qui venait de lui être confiée, l'avait également bien briefé. Coaché même, comme on le ferait pour un sportif de haut niveau.

Le jour de son procès, Petit-Georges était à la fête. On lui avait demandé de se présenter à l'audience dans une tenue moulante, preuve que le procureur-plasticien et ses deux procureurs-conseils avaient déjà une idée derrière la tête, et ce bien avant qu'on allume les huit grands lustres de la salle principale du tribunal.

Fuseau intégral donc, fondu d'un seul bloc dans un coulis de latex à la couleur de la chair, et Petit-Georges moulé dedans, à vif et à n'en plus jamais ressortir.

On l'a montré à la foule depuis la barre, comme on aurait montré un mannequin au défilé : vu de face, vu de profil et vu de derrière les bras légèrement remontés. Pas de poursuite ni de crépitements de flashes, mais certains ont sifflé depuis le fond de la salle d'audience. D'autres ont juste fait la grimace. Le juge a menacé tout le monde d'expulsion et le calme est revenu d'un coup, alors que Petit-Georges riait comme un beau diable.

Le juge lui a tout expliqué avec de belles phrases choisies et il est devenu subitement vert, Petit-Georges. D'un beau vert sombre, ce qui a dû bien plaire au procureur-plasticien.

Puis l'audience s'est bouclée sous les applaudissements des jurés qui n'en revenaient pas, et trouvaient à cent pour cent l'idée originale. Intéressante. *Porteuse*, chuchotaient-ils en s'agglomérant pour délibérer à quelques mètres seulement de Petit-Georges. Sur les bancs les journalistes s'éventaient avec leurs calepins pour ne pas défaillir, avec pour chacun d'eux un fourmillement inspiré d'idées et de formules pour les articles à venir.

Et il y en a eu, des articles pour Petit-Georges, à croire que nous n'existions plus, nous autres ; nous qui défilerions par la suite à la même barre que Petit-Georges. Celui-là commençait le cycle en beauté, et raflait sur son passage la gloire et les bénéfices de l'idée neuve, cette veine dorée qui en matière d'art ne laisse derrière-elle qu'un filon brûlé où se consomment les copistes. Nous, nous viendrons après et nous savions déjà, après avoir patienté trop longtemps dans les couloirs de l'art-mort, que nous chercherions en vain dans nos tribunaux surpeuplés un peu de la gloire de Petit-Georges. En vain, je l'affirme au Renfrogné, tout ceci ne nous servira pas.

Après son procès, Petit-Georges a été transféré dans un atelier-carcéral où on l'a mesuré. Où on lui a montré les plans, à Petit-Georges : la matière translucide d'abord liquide puis figée, avec pour l'exemple un papillon tropical dedans, puis un scarabée gladiateur, une mygale décontractée, et enfin la graisse incolore dont on enduirait bientôt son corps pour que le liquide en fusion ne fasse pas de marques sur son épiderme, jugé trop sensible par les experts.

L'histoire de l'art est remplie de choses similaires, lui avait-on brièvement appris, diaporama à l'appui. Autrefois on coulait de la cire colorée dans les veines d'un défunt, puis on attendait sa décomposition pour ne conserver ensuite que l'empreinte en relief de ses veines.

Christian Garcin

*Le Cabinet de Kafka*

Éric Faye

*La Nuit du verdict*

23 Septembre 1912

J'ai croisé Franz Kafka hier, m'a dit Simon, et je ne l'ai pas reconnu. Il avait maigri au point que son pardessus gris, celui qui le serrait un peu aux épaules, lui était à présent si ample qu'on aurait pu croire qu'il avait enfilé par erreur celui de son père. Simon avait même eu l'audace de demander à Franz s'il avait acheté un nouveau pardessus, à quoi Franz très étonné avait répondu qu'il s'agissait toujours du même pardessus, celui qu'Isaac Löwy lui avait donné un soir de décembre 1909 car il lui était trop petit. Lorsque Simon m'a raconté cela j'ai été très inquiet, comme à chaque fois que quelqu'un m'avertit du subit amaigrissement d'une personne que je connais, ce qui s'est produit assez souvent ces dernières années, et qui n'est jamais bon signe. Simon et moi avons aussitôt décidé d'aller prendre des nouvelles de Franz le plus rapidement possible, mais surtout sans donner l'impression de trop se préoccuper de sa santé, ce que Franz pourrait juger assez déplacé, car nous savons bien qu'il a toujours détesté la sollicitude trop affichée. D'ailleurs il était toujours possible que Franz se porte le mieux du monde et qu'il ait simplement maigri de cinq ou six kilos à la suite d'une grosse grippe par exemple. C'est ce que Simon a avancé comme prétexte pour finalement ne pas se rendre chez Franz, et ainsi ne pas courir le risque de le heurter. Mais j'ai insisté, et nous avons convenu de prétexter une visite de courtoisie dont il nous restait à trouver l'objet fictif : son père, avec qui celui de Simon est en affaires, ou bien sa sœur cadette, à qui la mienne avait prêté un livre deux semaines auparavant. Nous avons opté pour le père, et décidé de nous rendre dès le lendemain chez les Kafka.

Le lendemain Simon et moi marchions en ressassant les fausses nouvelles à annoncer de la part de son père, lorsque le ridicule de cette mise en scène nous a sauté aux yeux, et c'est juste avant de

faire demi-tour que nous avons aperçu Franz Kafka qui avançait vers nous, recroquevillé dans son pardessus qui effectivement paraissait dix fois trop grand pour lui. Il avait l'air épuisé. Nous nous sommes serré la main, et il nous a annoncé, soudain exalté, qu'il avait passé toute la nuit à écrire un texte qu'il avait intitulé *Le Verdict* et dont il sentait bien qu'il était la chose la plus importante qu'il ait jamais écrite, et peut-être, nous a-t-il dit, qu'il écrirait jamais. Je suis resté si longtemps assis, nous a-t-il dit aussi, que j'ai eu du mal à retirer de dessous le bureau mes jambes ankylosées. Mais ce qu'il retirait surtout de cette nuit, c'était la joie, la joie véritable qu'il avait éprouvée en écrivant, et plus il avançait dans la nuit, plus il était fatigué, plus il était heureux d'écrire. Comment va ton père, a soudain demandé Simon, qui peut-être avait encore en tête l'excuse que nous avions trouvée pour venir nous enquérir de l'état de santé de Franz. À cette question inopinée, Franz s'est un peu raidi, puis un éclair inhabituellement dur est passé dans ses yeux et il a dit : mon père est dans les cabinets, messieurs, dans les cabinets. Puis il a ri et nous a expliqué qu'il s'agissait en vérité de l'emplacement où il avait, dans le texte qu'il avait écrit cette nuit, placé la chambre du père du héros. Il s'agit en fait de mon appartement, nous a dit Franz Kafka, mais j'ai inversé ces deux lieux, la chambre et les W.C. Je ne m'en suis rendu compte qu'après, bien sûr. Cela avait l'air de l'amuser énormément. Il avait en effet beaucoup maigri, et tandis qu'il nous saluait pour prendre congé, je ne pouvais détacher mon regard de ses yeux noirs qui soudain paraissaient démesurément grands.

Rarement, autant que ce dimanche, il avait eu la sensation d'être dépossédé de sa propre vie. Il la vivait, chacun en était témoin, nul ne l'en empêchait et pourtant elle *n'était pas* à lui. Pourrait-il jamais se la réapproprier ? Voilà bien la seule question valable qui l'avait hanté au fil des heures, jusqu'à la soirée. Il était coutumier des dimanches malheureux, mais celui-là l'avait accablé plus que d'autres. Écouter la conversation des parents de son beau-frère lui avait beaucoup coûté. Il était là, mais son esprit, tout en suivant poliment les échanges, courait de temps à autre vers le fond de sa propre « boutique », négligeant la clientèle sans vraiment cesser de répondre à ses sollicitations. Pourquoi la nécessité d'écrire se fait-elle donc plus grande lorsque ce bonheur simple est inatteignable ? Il voyait luire les pointes d'une colère encore tenue, domestiquée. La conversation de ces gens, en visite pour la première fois chez les Kafka, et le besoin de repli qu'il exploitait dès que leurs phrases retombaient, tout cela le fatiguait et l'irritait simultanément. Combien de fois ses pensées avaient-elles fait le va-et-vient entre eux et l'arrière-boutique, cet après-midi-là ? Parfois, il se levait, allait à la fenêtre, regardait la rivière qui emportait leurs mots et de précieuses minutes à jamais perdues à écouter l'amphigouri des voix parlant de tout et surtout de rien, comme la première fois que des gens se voient. Il étouffait. Il s'en voulait de penser qu'une puissance occulte les payait tous, autour de lui, pour occuper le terrain, faire du bruit et ne pas le lâcher d'une semelle. Les habitants assuraient un tour de garde pour l'épuiser, le dissuader d'écrire, le vider de sa dernière énergie jusqu'à lui faire oublier comment on construisait une phrase qui sortît un tantinet de l'ordinaire.

Son regard ne dépassait pas la rivière et le pont. Ce pont, avec les promeneurs du dimanche après-midi... Irait-il un jour flâner là-bas avec *elle* ? Il avait posté la lettre jeudi (en indiquant l'adresse du

bureau, Poříč, 7) et se demandait quel matin, en arrivant, il trouverait réponse sur son pupitre.

Ce pont, ces promeneurs... Hier après-midi encore, il grouillait de monde. On se rendait au parc, on flânait sur les berges, du côté de la piscine. Maintenant, il est désert. L'aube l'anamera dans peu de temps. Ce pont... En se mettant au travail, hier soir passé dix heures, il se voyait personnage principal du récit, regardant par cette fenêtre une foule déferler sur le pont. On devait être en guerre, oui, en guerre. Voilà le début du récit qu'il croyait vouloir écrire... À la fin de l'après-midi, après leur départ, il s'était dit soudain : « Tu meurs encore une fois, tel est ton destin. Encore un jour où tu n'auras rien écrit. Encore un jour où ils auront gagné, avec leur usine d'amiante, avec leurs considérations sur la vie ici, avec la voix forte de ta mère. » Puis, étonnamment, un filet d'énergie était revenu, avant même que tous les bruits ne cessent dans la maison. Il avait imaginé la foule avançant sur le pont en pleine guerre. Où allait-elle ? Il avait aussi pensé à Felice, rencontrée quelques semaines plus tôt. Pensé à cette maudite usine et ses gaz irrespirables, ses machines qui tombent en panne quand on croit être enfin en paix, au moteur qui refuse de démarrer. Ce monde inventerait donc toujours de solides raisons pour empêcher que vive la part essentielle qui le constituait, l'écriture.

Nul ne saurait dire au bout de combien de temps s'opère le passage d'un monde vers un autre ; de la vitrine vers l'arrière-boutique. Le moment où l'on bascule du quotidien vers le temps de l'écriture, comme il peut être doux ! Parfois, cela se faisait de façon imperceptible, grâce à une formule, un mot clé qui ouvrait la porte vers un autre univers. Parfois, il remarquait l'instant de ce basculement, comme lorsque, sur le tard, on note à quelque songe bref que l'on est en train de s'endormir. Hier soir, cet instant magique était venu passé onze heures, et il s'était senti bien, comme jamais depuis des jours. Vers deux heures, il a consulté sa montre ; ce moment est déjà loin. Maintenant, la nuit est bien avancée. Il a cessé d'être très tard pour être très tôt. L'aube est pour bientôt. Ses jambes, à force de ne pas bouger, lui sont douloureuses. La fatigue, un temps, a manqué gagner la partie, du moins l'a-t-il cru, mais c'était sous-estimer ses forces. C'était sans compter avec l'élan qu'il avait pris à son insu. Très vite, il n'avait plus gardé que le pont en ligne de mire. Oubliés la foule, l'état de guerre et les autres scènes ébauchées en pensée.

# Jasmine Viguier

*En désordre*

Je est de nulle part et encore moins d'ici.

Ville humide où Je grelotte. Ville sans soleil où pourtant Je ne sort plus sans kleenex ni lunettes noires. Ville sans espoir où Je erre avec mille morceaux de rêves et les ailes entravées.

Je a débarqué ici joyeux et tout léger pour le rejoindre lui dont les valises étaient trop lourdes d'avant, tellement lourdes que lorsqu'il les a vidées Je n'a plus eu de place.

Je marche dans cette ville trop petite pour lui. Une ville aux rues étroites et aux maisons basses où même les immeubles ont renoncé à s'envoler vers le ciel toujours sur le point de fondre en larmes. Une jolie petite ville pour poupées à boucles blondes et cols dentelle qui ferment les yeux quand on les couche.

Ici lui manquent le sable, le vent chaud, la pierre fendue par le soleil et tant et tant d'autres choses que Je croyait pouvoir quitter d'un simple haussement d'épaules.

Je marche dans cette ville qui lui est étrangère. Personne ne le remarque. On le bouscule sans le voir. Je est sans regard. Ici Je ne rencontrera jamais quelqu'un qu'il connaît au détour d'une rue.

Sur le bureau une photo de sa ville natale sous le soleil éternellement ici il pleut. Je sent que l'hiver va être dur ici personne ne peut comprendre cela ici d'ailleurs personne ne comprend grand-chose à ce que Je ressent.

Je trouve dans les livres les mots pour dire ce qui fait mal quand lui-même est incapable d'en écrire un seul.

Lucien Suel

*Quatre Four Pedwar Quate*

William Brown



*Matthieu*

l'ange est un aigle un homme un bœuf  
un lion secret l'ange éponge la bouse

*Matthew*

the angel is an eagle a man an ox  
a secret lion the angel mops up the dung

*Mathew*

angel yw'r eryr gwr bustach  
llew cyfrinachol mae'r angel yn glanhau'r dom

*Mathiu*

echl anje 't in-n ègle in-n onme in beu  
in yon muchè chl'anje i réchu ch'bouzaù



*Marc*

l comme lion l'aile du lion trademark  
lion sans bec sans cornes sans langue

*Mark*

l as in lion the lion's wing trademark  
beakless hornless tongueless

*Marc*

ll fel y llew lliwiau'r llew yw nod masnach  
llew heb big heb gorn heb dafod

*Marc*

l d-u din yon fo qu'ès'n èle trademark  
yon sains b:écq èn' corne èn' papoére

David Ryan

*Escape from Paradise*

Daniel Dobbels

*Le Dessin du ciel*



« *Nuit*, avec le *Sommeil* et la *Passion*, composent une famille, triple expression pour une même puissance : la puissance à l'œuvre dans la nuitée amoureuse. Elle opère ici pour détourner la vigilance et tromper l'esprit du ciel ». Clémence Ramnoux commente ainsi, sobrement, les vers 258-261 du quatorzième chant de *l'Iliade*.

Des forces s'unissent, surmontant un indicible tremblement : même endormi, l'esprit du ciel lève la crainte. Et celle-ci peut être le lieu



Patrick Chatelier

*Général Instin*



## Histoires

Je n'arrive pas à croire à ce qui arrive. Toute succession dans le temps, toute histoire est entachée de fausseté. Chez les gens que je croise, je cherche les fils qui les meuvent, les oreillettes, les implants, j'interprète leurs hésitations comme une attente d'ordre, leurs sourires comme une récompense d'endorphines, leurs absences comme une panne de réseau. Je devine que moi aussi l'on me téléguide et ce miroir est vexatoire. Je suis surveillé par mes interlocuteurs, par la caméra de leurs yeux, suis disséqué, jugé par leur principe directeur, catégorisé par leur central. Nous faisons mine de rien. Nous soulignons le malaise en politesses exagérées, en tutoiements nerveux. Discussion plombée de pluie et beau temps. Sous-entendus de circonstance. Acquiescements océaniques. Roulements des lèvres.

La conversation se poursuit comme si l'usage en différait le terme, comme si l'on attendait que des voyants passent au vert, qu'un O.K. intérieur retentisse, que le mot abandon nous autorise à briser là. Les nuques et les épaules sont secouées en lettre morte. Les coudes se haussent de concert si tics ou fantaisie. Les faciès se relayent. Les pieds ratissent une motte.

Légers silences pour ponctuer, onomatopées discrètes et séductrices. Raccords.

Pendant ce temps, l'évaluation mutuelle suit son cours sans que nous en ayons conscience : taux d'hormones, de sucre dans le sang, tendances idéalistes, dépressives ou sectaires, histoire de la sexualité, calcul de l'espérance de vie, graphiques. Les résultats doivent s'afficher quelque part dans des sections en hausse ou en baisse, des analystes doivent sopeser les meilleures synthèses. Le corps se réduit à ses fonctions enregistreuses et perceptives. Nous sommes transmetteurs pour un être qui nous dépasse, vaguement familier et étranger, une firme peut-être, un holding transcendant, une informatique. Cela se devine dans les mots que l'on prononce : ils nous appartiennent et ne nous appartiennent pas, nous les surveillons, nous enchaînons sans y croire les phrases toutes faites. Nous sommes là inutiles et continuant.

Le présent nous fut confisqué. Le passé nous rend perplexes. Deux camisolés chimiques croisés dans un couloir pactisent au nom des molécules.

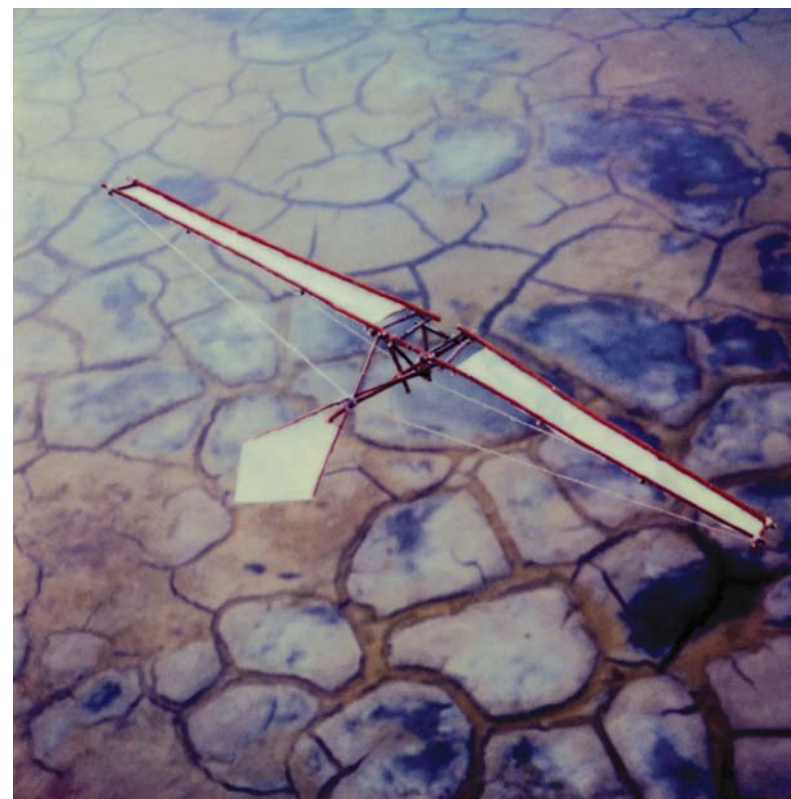
Danielle Robert-Guédon

*Ellipses*

Pascal Mirande



respiration, un tremblement de lèvre, une pupille brillante. Il me paraît étrange de pouvoir convoquer, pour ainsi dire à la demande, ces visages qui me considèrent et sur lesquels je ne peux mettre aucun nom. Rien à voir non plus avec des morts aimés qui me reviendraient en rêve car ceci peut survenir de jour, à l'heure de la plus grande lucidité, loin du réveil tâtonnant ou de la chute dans le sommeil quand le corps fait des soubresauts et que je m'accroche au vol planant des chauves-souris. Je ne sais s'il s'agit d'un effet d'optique, d'un don de voyance ou d'un sens aigu de la réalité, personne jusqu'à ce jour ne m'ayant dit être sujet à ces mêmes apparitions.



Il y a quelques jours, entre espèces volantes et visages étrangers, j'ai vu très nettement une tête d'antilope et des Calebasses. Sans aucun paysage en toile de fond et, cette fois, sans couleur. Car j'ai oublié de préciser que ceux qui me regardent sont souvent coiffés de foulards ou de turbans aux teintes passées mais dans lesquelles je reconnais aisément un ancien rouge d'Andrinople ou un bleu de Prusse éteint. Le mystère s'épaissit, j'en conviens, mais je trouve réconfortant d'échapper aux images convenues.

Il ne m'échappe pas, concernant mes visions et contrairement aux flottes évoquées, que je me fixe sur un spécimen et non sur une troupe. L'avion est toujours un monoplace, le visage individualisé.

Jean-Claude Pinson

*Planche-contact*

en matière de prosodie, il n'y a pas de filet pélagique qui vaille. La profondeur n'est pas de mise, tout se joue en surface, débrouillez-vous pour la stéréo

Normalement, a complété Giacomo, errant aux alentours tout de noir encagoulé, normalement, vous n'avez pas droit non plus à la couleur. (S'affronter au noir et blanc de l'écriture, voilà qui donne un bon avant-goût, prétend-il, du purgatoire argenté où il est désormais, lui, condamné à piaffer pour toujours

mais, puisque c'est l'année du Brésil, on s'est mis d'accord pour faire une exception à la loi purgative.

D'autant qu'il y a eu une autre lueur, née d'une carte en couleurs envoyée par Cælebs, resté lui là-bas pour une durée indéterminée (Cælebs, comme B., a le chic pour décrocher des CDI qui enjambent siècles et continents



F. Cælebs, 27.08.05

au verso, il écrit à mon intention, Cælebs : « Cherchez bien, il y a là, tout ce qu'il faut pour votre roman. Tirez la chevillette, la bobinette cherra ».

facile à dire, car bariolage, carnaval, ai trouvé moi que c'était un peu court comme mode d'emploi, même si d'autres cartes sont venues après, soi-disant pour m'aider à affiner le projet. Hum...

à moins que dans le dessin ne soit, cachée au milieu des ignames, la coiffeuse du début ?

Non, Giacomo, je crains qu'elle ne soit, celle que vers l'océan je pourchassais, qu'une allégorie. Une idée brumeuse de la poésie, désormais condamnée à rester à la cave, à égermer les pommes de terre pour l'hiver. Histoire de lui passer ses idées cosmétiques (qu'elle arrête une bonne fois de passer son temps à se faire les ongles, disent ses détracteurs [qui, entre nous, ont bien tort d'en vouloir aux coiffeuses

R. L., pour en revenir à lui, est l'auteur d'un autre livre qui touche de près à mon affaire (et encore plus à celle de Cælebs). Il s'agit de *L'Établi*, où il raconte son expérience d'intellectuel devenu, l'espace de quelques saisons, ouvrier spécialisé dans une usine Citroën aux portes de Paris

Cælebs me dit qu'il a connu autrefois Robert L. Qu'il l'admirait beaucoup. Qu'il avait une élégance sans pareille, portait mieux que quiconque la veste et le pantalon de gros velours côtelé d'usage à l'époque. Et beaucoup d'aura avec ses cheveux mi-longs, façon Mao retour d'enquête dans le Hounan

Christine Crozat

*Abandonnée*

Pierre Thomé



Une mule, à la hauteur du Leader Price, autoroute pour Chambéry,  
lundi 24 mai 2004.



Paris ligne 3, une mule au pied d'un strapontin, jeudi 17 mars 2004.

Joan Bracco



# Isabelle Bonzom

*La Peinture dans l'espace*



*Saut de l'ange.* Vue d'ensemble, deuxième étage de la détention.



*Saut de l'ange.* Maison d'arrêt de Saint-Malo, 2000.

# Micha Deridder

*Chacun son habit*

C'est MON pull, c'est moi qui l'ai fait,  
créé, inventé, tricoté.  
Je voulais des couleurs flashy, un pull rien qu'à moi,  
qui ne ressemble pas aux autres.  
Je l'ai tellement aimé que j'en ai retreicoté un deuxième  
pour l'envoyer à mon amie à la Réunion.  
Elle était contente! C'est son seul pull.  
Un soir, on buvait un coup sur une terrasse, entre amis,  
une fille avait froid, je lui ai prêté, je ne l'ai jamais revu...  
pourtant je lui avais dit...  
"j'y tiens, il est unique..."  
Celui-ci c'est le troisième, je l'ai retreicoté.  
Je l'ai porté tellement, il est usé, maintenant je ne pourrais plus,  
il est trop large, trop abîmé, il reste dans mon placard.  
On me reconnaissait partout, les amis disaient: "j'ai vu ton pull!"  
Moi qui suis toute petite...  
Corinne.



# Christiane Cavallin Carlut

*Hochelaga*



L'un des lieux privilégiés de la thérapie est le Chic Resto Pop.

On y voit défilier, plusieurs fois par an, caméras, micros, et costumes-cravates.

Le Resto Pop, c'est un organisme communautaire, un restaurant et un lieu de formation.



On y apprend à devenir aide cuisinière, commis à la réception ou préposé au service du comptoir.



On peut y manger pour 2 dollars 50, sauf les fins de semaine.

Les gens du quartier viennent y manger pas cher, et aussi rencontrer du monde.



Le Resto Pop, ça s'est bien amélioré. Avant c'était sombre. C'était la petite misère.

Des Madames et des Monsieurs viennent même manger ici, avec le char en avant, et toute la famille.



Au Resto Pop, tous les politiciens sont venus: les Libéraux, le PQ et des Conservateurs qui avaient l'air vraiment perdu...

Une fois, la télé est venue pour montrer que M. Bouchard, l'ancien Premier ministre, connaissait les prénoms de tous les employés.

On l'avait jamais vu par ici, mais il connaissait Nicole: "Bonjour Nicole" !



On a demandé à Nicole de serrer la main de Monsieur Bouchard devant la caméra.

On montrait que le gouvernement s'intéresse aux problèmes sociaux. La télé avait fait une belle mise en scène...



Un employé du Resto Pop parlait très fort. Il disait que ce qu'on fait ici, pour les pauvres, ne marche pas du tout.



Le député Gilles Duceppe avait l'air d'être d'accord avec lui.

Il l'écoutait comme si ça l'intéressait.

● 15 ANS D'ART ET DE LITTÉRATURE

joca.  
seria

208 pages / 16,5 x 20 cm.  
Reproductions couleur.  
ISBN n° 2-84809-064-2  
ISSN 1775-9064  
Prix de vente en librairie : 20 euros  
Prochain numéro : juillet 2006.

Directeurs de la publication : Brigitte et Bernard Martin  
Rédacteur en chef : Éric Pessan  
Assistante de rédaction et maquettiste : Karen Plard

Éditions *joca seria*  
72, rue de la Bourdonnais  
44100 Nantes – France  
tél. 02 40 69 51 94 – fax. 02 40 69 24 59  
courriel : [contact@jocaseria.com](mailto:contact@jocaseria.com)  
**[www.jocaseria.com](http://www.jocaseria.com)**